

Jenny swelling

Richmond, Californie, Octobre 1970.

John Swelling serrait le petit Mike dans une main, dans l'autre un fusil de chasse juxtaposé. Ses yeux étaient livides, globuleux, embrumés. Il errait son regard dans la pièce, le visage suant, tendu par l'angoisse et s'approcha de la fenêtre. La pleine lune inondait la cour d'une majestueuse clarté. Il sentait sur son dos les ongles de Jenny. La griffure devait saigner. Le col du pull-over en coton était arraché, un lambeau tombait sur la manche droite. Mike tirait sans cesse sur sa main. Le gamin hébété n'avait pas eu le temps de pleurer.

De son bras libre, il tentait de remonter son pantalon de pyjama trop lâche qui menaçait de se répandre sur ses chaussons de laine. John cherchait Jenny. Il arpentait chaque recoin de l'appartement comme un chien de chasse avide de gibiers. Depuis une heure déjà, elle s'était libérée de son étreinte. Cachée dans la chambre voisine ou peut-être descendue par les escaliers de marbre, elle n'avait pas pu traverser la cour, encore couverte d'une lumière timide que l'aurore allait affranchir. Elle ne pouvait pas sortir par la baie vitrée du salon. Son oncle et Béa la ferment toujours quand ils s'en vont.

Jenny surgit comme une tigresse. John tira instinctivement et s'enfuit. La jeune femme s'écroula. Elle saignait abondamment. Une douleur chaude envahissait son corps.

Prise de convulsions, se réveillant brutalement, elle palpa son ventre, jeta un regard au réveil. Six heures. Son compagnon à côté d'elle, dormait paisiblement. Elle lui baisa l'épaule pour se rassurer, croisa ses mains sous sa nuque et scruta le plafond, cherchant à libérer sa pensée.

Dans son cauchemar, pourtant, était apparu le visage d'un homme bon et généreux. Elle avait sentie un moment ses grosses mains rugueuses se caler dans les siennes. Un parfum d'embruns et de sable argenté, des silhouettes bienveillantes, s'étaient glissés dans sa peur. Ce trouble surgit de sa mémoire l'avait posée sur son enfance, d'un vol majestueux.

John devenait de plus en plus pressant, effronté, orgueilleux jusqu'à la vexation. Leur relation prenait un chemin difficile ; il faudrait encore en parler à son oncle. Elle savait son mari encore amoureux. L'homme blessé essayait souvent d'accrocher son regard au sien pour y trouver une part de refuge, un prolongement de bonheur. Mais Jenny ne pouvait inventer la passion qu'elle ne ressentait plus.

En avait-il déjà parlé dans sa famille et savait-il qu'elle se donnait à un autre ? Pensait-il que son

oncle était son amant ou pouvait le devenir ? L'oncle Ju avait aussi perçu les colères de John.

Elle tira les draps, bondit hors du lit et ouvrit le robinet de la douche. De la petite fenêtre donnant sur le pacifique suintait une chaleur rougeâtre. Des crêtes de brumes vagabondes s'échappaient vers l'est. La ville sortait doucement d'une nuit d'été. Une rumeur mouvante s'épaississait. Alan se retourna trois fois dans le lit et engloutit le réveil sous l'oreiller.

— Je pars, il faut que j'aille chercher l'acte de divorce ce matin et un coffre fort pour le bureau, annonça t-elle, drapée dans une serviette de bain d'un blanc vif. Les seins

nus, ses cheveux noirs encore ruisselants, elle offrait à son ami la vision d'une statue grecque.

— T'as vu l'heure, c'est pas ouvert le cabinet Dickinson !

— Il fait chaud, j'irai prendre un café sur le port.

— Approche-toi, tu as l'air d'être ailleurs, tu étais pourtant câline, cette nuit.

Elle s'assit sur le rebord du lit :

— Au bureau, John me presse d'avances et j'ai fait un cauchemar, il me tirait dessus. Un jour ça pourrait arriver pour de bon. Je n'ose pas encore en parler à ma tante. C'est son ami, elle pourrait le prendre mal, il faut absolument que je termine le projet pour ne pas décevoir mon oncle qui m'encourage sans cesse. Nous allons mettre au point un nouveau produit.

Elle se tut quelques instants et fit l'éloge du bureau, de son oncle, de ses proches, aux accents tristes d'un adieu. Elle ne pouvait éviter l'écueil qu'était John, qui la conduirait sans doute à un naufrage. Une angoisse timide l'envahissait et se transformait petit à petit en un pressentiment lugubre. Ses mains s'arrêtaient de gesticuler, son corps se raidissait.

— C'est grave, il ne faut pas subir cet homme, d'autant plus que ça ne te ressemble pas.

— Je me demande si mon oncle s'en est aperçu, Béa peut-être, mais elle doit le protéger. Le divorce brutal et la présence de notre petit Mike doivent le rendre plus vulnérable. Je le soupçonne de s'en servir comme alibi pour justifier son comportement avec moi. Vois-tu, quand je lui parle, je vois ses yeux avides et presque en même temps son regard chercher un abri dans le mien. Je ne peux lui parler librement et pire, il m'arrive d'avoir de la compassion.

— Essaie de l'éviter.

— Pas en ce moment, nous travaillons ensemble à ce nouveau projet de logiciel informatique, il m'est impossi-

ble de me soustraire à ce travail tant qu'il n'est pas tout à fait achevé. Je crois qu'il me faudra succomber pour avoir la paix. L'annonce de mon départ définitif au creux de l'oreiller me serait peut-être plus facile qu'une conversation violente dans un bureau.

— Attention ma belle, attention, je ne suis pas jaloux mais tu as une étrange manière de concevoir la rupture.

— Je vais me confier à Béa, elle comprendra. La journée, elle traîne dans les couloirs de la division commerciale pour voir ce qu'on fait ; ça l'intrigue. Parfois, elle emmène Mike et nous bavardons un bon moment. Mais dans mon cauchemar, il y avait une part de rêve où j'ai vu un bout heureux de mon enfance, c'est bizarre, non ? Bon, je m'habille et j'y vais.

Elle laissa tomber la serviette et courut nue dans le vestibule, enfila une culotte et un tailleur bleu, embrassa Alan, sans réaction devant tant de vélocité, puis disparut derrière la porte d'entrée.

La ville s'était réveillée. Un voile chaud plombait déjà l'immense baie. La Chevrolet s'élança bruyamment et prit de la vitesse en descendant le grand boulevard Jefferson. La rade se paraît d'une enveloppe blanche, argentée, presque immobile, à peine déchirée par les hauteurs du cap Hodler. Trop figée dans son cauchemar, elle ne porta qu'une attention furtive au panorama.

John l'obsédait. Ses yeux tour à tour déformés par la haine ou l'envie, défilaient dans sa tête. Seule, perdue dans ses pensées, une étrange émotion dessinait son visage en un sourire fade mêlé de tendresse et de peur. Jenny avait décidé de changer le chemin de sa vie, de clamer haut et fort sa nouvelle passion, de se laisser porter par les sillons troublants du plaisir.

Ce matin, elle allait donner sa démission à son oncle et au directeur général d'Industrial Corporation, Alexander

Sweeling. Elle n'exigerait rien d'autre que sa liberté, rien d'autre que ce désir légitime du bonheur. Son beau-père allait la déshériter, mais l'éclat de cette vengeance semblait lui appartenir. Elle avait décidé d'emmener le petit Mike coûte que coûte.

D'énormes lauriers roses bordaient le chemin accédant au grand entrepôt. Jenny gara sa voiture devant le hall de contrôle. Un géant, à l'allure débonnaire, assoupi à la caisse, fut réveillé par la poussière. Il s'approcha d'elle. Ses énormes genoux à hauteur du volant, l'amusèrent.

— Vous pouvez me chercher le coffre que j'ai commandé la semaine dernière ? Pensez-vous qu'il rentre ?

Le géant acquiesça, disparut dans le hall, revint soulevant l'armoire métallique et l'engouffra à l'arrière de la Chevrolet qui faillit vomir ses suspensions, puis se frotta les mains d'un rictus entendu.

La chaleur devenait accablante. La grosse berline se fraya un chemin vers l'océan. Au bout de quelques minutes, la voiture s'immobilisa devant une plage de galets. Jenny en descendit, observant l'horizon monotone. Appuyée contre la carrosserie, elle ferma ses yeux et pleura un moment. Le bruit de la houle légère se frottant aux rochers, apaisa son chagrin. Elle fixa l'onde, se déshabilla promptement et s'immergea. La fraîche étreinte de l'eau répandue sur son corps rendait un peu de sa gaîté. Allongée sur la rive, attendant d'autres caresses, elle promenait son regard dans l'azur.

Elle pénétra dans le bureau d'un air décidé. John semblait absent. Béa l'attendait, assise dans un grand fauteuil noir, les jambes croisées, une lettre à la main.

— Ca vient de France.

— De France ?

Son étonnement amusa sa tante

— Tu ne connais presque plus personne, pourtant, depuis la mort de ta grand-mère ? Un autre amant envolé vers la tour Eiffel ?

— N'envenimes pas la situation, ma chère tante, dit-elle désabusée.

Elle avala les mots comme une source fraîche. En un instant son front se plissa, ses yeux se fermèrent. Ce moment, qu'elle peupla de souvenirs lointains, devint voluptueux. Son enfance défilait comme un manège enchanté : des rires se mêlaient, des pleurs se séchaient, des courses folles dans les vignes s'essoufflaient, un chien courrait et s'abreuvait de raisin. Elle voyait un bateau de pêche fendre la mer et des poissons danser en l'air comme des saltimbanques. Sa tête tournait comme un vertige qu'elle ne maîtrisait plus. Sa mémoire dessina le portrait d'un homme, grand et rieur, attentif à ses gestes, mêlé à sa respiration, puis surgit l'image d'un avion.

Heureusement qu'il y avait ce brave homme, cette lumière douce gardée inconsciemment au fond de son âme.

Une crainte soudaine envahit sa poitrine. Elle ne put retenir ses larmes, emportée dans un tourbillon de souvenirs lointains.

— Tu es là ? Lança Béa.

Jenny se tut et disparut dans un grand couloir. Il lui semblait que ce petit bout de papier tricolore allait lui rendre ses racines et apaiser ses cauchemars. Ses mains devenaient fébriles et couraient maladroitement sur l'enveloppe.

Le lien discret, tissé autour de son enfance, s'était rompu à la mort de sa grand-mère. Il semblait tout d'un coup reparaître comme un don du ciel. Au bout du corridor, elle aperçut John Swelling, son mari.

— Une lettre d'Alan ?

— Qui est-ce ?

La gifle rapide et brutale brûla son visage. Son regard un court instant surpris se chargeait de haine.

— Tu as crié son nom la nuit de ton départ.

— T'étais encore drogué.

Saisie par le cou, poussée violemment contre la cloison, sa tête heurta la fenêtre. Une autre gifle brutale la fit vaciller.

D'un geste rageur, John la laissa tomber à terre.

— Je vais t'en faire baver !

Inanimée, elle n'entendait déjà plus ses paroles.

Rose Morin

Domaine de Contendré, Provence, Septembre 19 31

Ernest et Pedro frappèrent à la véranda. La comtesse ouvrit la petite porte vitrée. Ernest retira sa casquette.

— On pourra vendanger bientôt, Madame. Le fruit est mûr comme un neuvième mois. Le rouge du soir va faire craindre le vent, pas la pluie.

— Parfait, Ernest, on cueillera après demain. J'attends encore les gens des bastides. Les espagnols sont tous arrivés ?

Pedro acquiesça.

La semaine devint rude dans les coteaux séchés par le vent. La terre durcie rendait les pas fragiles sous les hottes pesantes. La poussière cernait les visages inondés de sueur. Les coupeurs malhabiles grimaçaient sous le joug des ciseaux.

Antoine attendait les vendanges comme du pain béni. Il avait souffert de la solitude. La vie de chef de colle apaisait sa timidité. Il devenait presque sociable. Le soir, il s'asseyait près de Fanfan, calé contre le vieux mur du chemin des Béluges d'où pendait une treille centenaire. Fanfan était à lui seul toute une rumeur, répandue depuis le village jusqu'au fin fond de la presqu'île, en passant par le bois des Raves, déjà peuplé de légendes. Sa voix râpeuse vibrait comme la meule d'un rémouleur. Lorsqu'il s'arrêtait de parler, il jouait instinctivement de la guitare, ce qui le rendait aux yeux des autres, presque éternellement sourd.

— Il paraît que Beloux a fait une conquête ?

Fanfan ne répondit pas, cherchant l'accord parfait de son instrument. Il avait déjà changé deux cordes. Ses gros doigts de plâtrier, ses ongles encore blanchis de chaux peinaient pour glisser sur les longs fils d'acier. Il s'était proclamé musicien et personne ne voulut contester cette initiative.

— Oui, c'est une parisienne, y paraît qu'elle est poitrine, elle est au village pour un mois dans un hôtel avec sa mère. En tout cas, elle a des sacrés lolos, le mal y doit être dedans parce que dehors, elle les porte bien !

— Tu l'as déjà vue ?

— Sûr, sûr, on les a raccompagnés au Pin de Galle avant hier. Il tombait des figues et elles étaient trempées comme des arapèdes, son corsage lui collait à la peau. On s'est régalé avec Beloux, même la mère, elle est bien. On revenait de repeindre la devanture de Bourdieux, on les a fait monter devant, à quatre dans la camionnette, alors tu vois, on était un peu esquiché, mais on s'en plaignait pas.

— Et Beloux l'a revue ?

— Oui, pour le remercier, sa mère l'a invité à boire un coup au café des Angles. Elles se promènent tous les jours vers les terres de Beloux pour soigner sa poitrine. Elles chantent tout le temps et s'amuse à courir comme des folles, tu penses, elles viennent de Paris, alors elles en profitent ! Il faut qu'elle prenne l'air pour se guérir, la petite. Tu te rends compte, depuis le village jusqu'à la plage d'argent, à pied, tous les jours, je me demande si ça va pas fatiguer sa maladie ?

— Demain, je vais passer par-là.

— Alors, t'es sûr de rencontrer Beloux.

On entendit un grand "zip". Fanfan venait de casser une troisième corde.

— Et merde, j'en ai plus !

— Joue de l'harmonica, y a qu'a souffler ! Dis, vers quelle heure elles se promènent ?

— Tais-toi, pédzouille, tu comprends rien à la musique nouvelle. Dans l'après-midi, vers quatre heures.